

—Ce doit être là qu'on est venu chercher une voiture pour la jeune femme, pensa Morlot.

Il se rendit sur la place où il trouva le surveillant dans sa cabine.

—Aujourd'hui, à une heure, lui dit-il, on est venu prendre ici une voiture pour une personne qui sortait de la Salpêtrière.

—Oui, je me rappelle parfaitement.

—Je suis inspecteur de police, il me faut le numéro de cette voiture.

—C'est facile, répond le surveillant, en ouvrant le cahier sur laquelle il inscrivait, avec son numéro, l'heure du départ de la voiture.

Voici, reprit-il au bout d'un instant : coupé No 1,025, parti à midi cinquante.

—Merci, dit Morlot, qui s'empressa d'écrire le numéro sur son carnet.

Maintenant, continua-t-il, comme c'est un renseignement que je peux demander au cocher, il faut que je sache où est le dépôt de la voiture. Pouvez-vous me le dire ?

—Non. Vous devez bien penser que je ne sais pas où vont remiser toutes les voitures qui viennent à la station.

—C'est bien, fit Morlot, J'ai un autre moyen de le savoir.

Il y avait là un vieux cocher qui attendait un client tout en fumant sa pipe. Il avait entendu la conversation.

—Je puis vous éviter une perte de temps et la peine de chercher, dit-il à l'agent de police, je connais le cocher du No 1,025 ; bien que nous ne soyons pas chez le même patron, nous n'en sommes pas moins deux bons camarades. Son remisage est à la Villette, rue de Flandre, et il demeure à côté, rue Riquet, No 11.

—Mon brave, je vous remercie, dit Morlot. En effet, vous m'évitez une perte de temps et vous me rendez un véritable service.

Il salua les deux hommes et s'éloigna rapidement.

Morlot demeurait rue Guénégaud. La journée étant déjà fort avancée, il se décida à rentrer chez lui.

—Eh bien ? l'interrogea sa femme.

—Pas de chance, répondit-il, elle avait quitté l'hospice depuis deux heures lorsque je suis arrivé.

—Pour retourner dans sa famille ?

—Nullement. Elle a dit qu'elle ne s'éloignerait pas de Paris ; mais elle n'a appris à personne où elle avait l'intention d'aller demeurer.

—Elle aura été demander un asile à des gens qu'elle connaît.

—Cela pourrait être, mais je ne le crois pas...

—Alors, tu supposes...

—Je suis certain qu'elle va se cacher comme elle l'a déjà fait. Elle a son idée ; elle pense à son enfant, elle veut le chercher et elle espère le retrouver en retrouvant d'abord la femme de la maison d'Asnières.

—Elle mourra à la peine, la pauvre enfant !

—Non, car je suis là. Je sais déjà qu'elle s'est fait conduire aux Batignolles ; ce soir, je l'espère, je connaîtrai l'hôtel où elle s'est logée, et demain, de bonne heure, j'irai la voir, je lui dirai ce qui a été convenu entre nous.

—Acceptera-t-elle ta proposition ?

—Pourquoi pas ?

—Une femme dans sa situation a le droit d'être défiante.

—Sans doute, mais elle comprendra que ce que nous voulons faire pour elle est uniquement dans son intérêt et elle verra bien que c'est pour nous une question de dévouement.

Pendant que je vais mettre en ordre mes notes, tu vas te hâter de préparer le dîner. Nous mangerons de bonne heure, je veux sortir à huit heures.

Quand au bout de trois quarts d'heure Morlot eut terminé son travail, la soupe était trempée. L'homme et la femme se mirent à table. A huit heures précises l'agent prit son chapeau, sa canne et sortit, en prévenant sa femme qu'il rentrerait probablement tard.

Il alla d'abord à un rendez-vous qu'il avait donné à un de ses collègues. Il quitta ce dernier pour ce rendre rue de Flandre, où il arriva à dix heures.

Le coupé portant le No 1,025 était déjà rentré.

—Tant mieux, se dit Morlot je n'aurai pas à attendre.

Le cocher n'était plus là ; mais on lui donna l'assurance qu'il le trouverait chez lui.

Morlot fut bientôt rue Riquet. Le cocher venait, en effet, de rentrer. Il le trouva en train de prendre un énorme bol de café noir dans laquelle il trempait du pain.

Comme la plupart des cochers de place, celui-ci avait une bonne figure, grasse et haute en couleur.

—Une figure de brave homme, pensa l'agent.

—Ne vous dérangez pas, dit-il, voyant que le cocher repoussait au milieu de la table son bol de café ; je viens tout simplement causer avec vous ; vous allez pouvoir, sans aucun doute, me donner un renseignement très précieux.

—Enchanté de vous être agréable, répliqua le cocher ; de quoi s'agit-il ?

—Aujourd'hui, à une heure, votre voiture a pris une femme à la porte de la Salpêtrière ?

—Oui, une jeune femme qui doit sortir de maladie car elle est très pâle. Je n'ai vu de ma vie une pareille figure ; blanche comme du papier à lettre, et malgré ça jolie comme tout.

—Vous l'avez conduite aux Batignolles, avenue de Clichy ?

—Oui.

—Il faut absolument que je la voie demain, et comme je ne sais pas dans quel hôtel elle est logée, je suis venu vous trouver pour vous le demander.

—Malheureusement, je ne peux pas vous le dire.

—Pourquoi ?

—Parce que je n'en sais rien.

—Vous ne l'avez donc pas menée à destination ?

—Je l'ai menée aux Batignolles, comme elle me l'avait demandé.

—Eh bien ?

—Eh bien, comme elle m'avait dit avenue de Clichy sans me donner d'adresse, à l'entrée de l'avenue, avant de la descendre, j'ai arrêté mon cheval pour lui demander le numéro de la maison où elle allait. —C'est bien, me répondit-elle, il est inutile que vous me conduisiez plus loin. —Elle a tiré une bourse de sa poche dans laquelle il y avait des pièces d'or, elle m'en a mis une dans la main en me disant de me payer ma course.

—Et vous l'avez laissée ainsi au milieu de la rue ?

—Dame, je ne pouvais pas faire autrement.

—Mais elle avait une malle contenant son linge, ses effets ?

—C'est vrai. Mais attendez, vous allez voir. —Et votre malle, que je lui dis, qu'est-ce que vous en faites ? Vous n'allez pas la charger sur vos épaules, elle est trop lourde. Elle se mit à regarder autour d'elle tout drôlement. Je vis bien qu'elle était embarrassée et fort en peine. —Vous ne savez donc pas où vous allez demeurer ? que je lui dis.

—Non, pas encore, fit-elle. —Pourtant, que je lui dis, les hôtels ne manquent pas par ici ; tenez, en voilà un en face. Elle regarda la maison, puis elle me répondit : —Non, j'aime mieux chercher. Elle était tout de même bien embarrassée de savoir ce qu'elle allait faire de son colis. —Comme vous voudrez, que je lui dis. Quand à votre malle, nous allons la mettre dans la boutique du marchand de vin. J'étais descendu de mon siège, je pris la caisse et la portai chez le marchand de vin du coin, qui consentit volontiers à la garder jusqu'au soir.

Voilà toute l'histoire, monsieur, un bourgeois et son épouse, je suppose, se présentèrent pour se faire conduire au Gros-Caillou. Je regrimpai vite sur mon siège.

Un coup de rouet et hue, Bijou, pour les Invalides.

Morlot remercia le cocher et se retira fort peu satisfait.

—Diable, diable, se disait-il, tout soucieux, en rentrant dans Paris, ça débute mal, on ne peut pas plus mal. Décidément, j'ai toujours à mes trousses le même guignon. Ah ça ! est-ce qu'il ne finira pas par se lasser de me poursuivre.

Le lendemain, à sept heures du matin il entra dans la maison du marchand de vin où avait été déposée, la veille, la malle de Gabrielle.

L'inspecteur Morlot était un homme très sobre ; toutefois il n'était pas absolument ennemi du petit verre. Il se fit servir un demi-canon d'eau-de-vie et, tout en dégustant ce cognac du département du Nord, il questionna l'homme du comptoir d'étain.

Celui-ci répondit :

—La malle en question est restée là, dans ce coin, jusqu'au soir. C'est à la nuit tombante que la petite dame pâle est venue la réclamer. Elle était accompagnée d'un homme qui l'a emportée.

—Un commissionnaire, sans doute ?

—Non, ce n'était pas un commissionnaire, je connais tous ceux du quartier.

—Ainsi, vous ne pouvez pas me dire où la malle a été portée ?

—Non. Tout ce que sais, c'est que la petite dame et l'homme qui l'accompagnait ont descendu l'avenue de Clichy.

Morlot éprouvait une nouvelle déception. Le marchand de vin put voir à ses sourcils froncés qu'il n'était pas content. Il paya son petit verre et sortit de la boutique. Tout en descendant du côté de Clichy-la-Garenne, il se mit à réfléchir.

—Si bien qu'elle se soit cachée, se disait-il, je saurai la retrouver. Pour cela je n'aurai qu'à entrer dans tous les hôtels et maisons meublées de Batignolles et à me faire présenter le livre de la préfecture de police. Ce sera l'affaire de trois, quatre ou cinq jours. Oui, mais pour le moment je n'ai pas de temps à perdre. Le parquet procède à une seconde enquête et a ordonné de nouvelles recherches. Si je ne me mets à l'œuvre immédiatement, je risque d'être distancé une fois de plus par les autres. Voilà ce que je ne veux pas. Cette affaire est la mienne, elle m'appartient, elle ne doit être qu'à moi. C'est vrai, mais avec cela que les camarades se gênaient pour me couper l'herbe sous le pied. D'ailleurs, ce ne serait pas la